

CATHERINE SIGURET
TOUT POUR LE MIEUX

Extraits - roman

ROBERT LAFFONT

Après l'amour, Marilyn regardait Albert, tantôt avec les mains, tantôt les yeux ouverts, et, chaque fois, la douceur de sa peau et la rondeur ferme de sa belle corpulence lui arrachaient une douleur sourde qui montait en elle du fond du ventre, tenace et incongrue en cette heure de félicité et de communion qui d'ordinaire suit l'orgasme et fait goûter deux amants qui s'aiment, même debout,

au sentiment d'une bénédiction divine. Rien ne s'opposait à leur amour. Ils étaient libres de s'unir quand bon leur semblait, autorisés à rêver ne jamais se quitter, s'y trouvaient même encouragés par un certain nombre de circonstances favorables, des accointances socioculturelles, une absence d'entraves, l'oisiveté. Ils n'avaient davantage de plaisir à être avec aucun autre. Aucun genre de plaisir.

Pourtant, quand la douleur affleurait à la conscience de Marilyn, elle s'accrochait à son motif immuable, qui la clouait dans une confortable impuissance : Albert était trop jeune pour elle. Le verdict venait comme un couperet guillotiner le bonheur à peine estompé l'embrassement des sens, et c'était une souffrance telle qu'après cinq semaines et six jours d'excitations ininterrompues, de joies, de désir sexuel qui les happait continûment l'un vers l'autre, de curiosité décuplée

l'un de l'autre, Marilyn avait décidé de quitter Albert, ce jour-là, sitôt qu'il aurait mis les pieds chez elle. Et puis, sitôt qu'il avait mis les pieds chez elle, ils s'étaient embrassés si voracement, caressés si furieusement, que Marilyn avait décidé

de quitter Albert sitôt atteint le bord du lit. Puis, comme les doigts d'Albert, les mots d'Albert s'étaient entrecroisés avec leur grâce habituelle, elle s'était promis de le quitter sitôt l'acte accompli. Marilyn vivait habituellement dans l'urgence, celle de ne pas vivre, qui en est une dans son genre. Albert contrecarrait tous ses plans, tel était son vrai crime. Albert, c'était la vie, et la vie en soi torturait Marilyn.

Vingt-huit ans les séparaient. Elle l'avait su bien avant le commencement, mais les informations sont de nulle utilité au regard des émois capitaux. Le voisinage qui avait initié leur rencontre - ils habitaient le même immeuble ; lui venait d'arriver au quatrième droite, en face de chez sa propre mère, elle résidait au second droite, deux étages au-dessous de lui - avait même permis à Marilyn de se prémunir contre leur liaison avant qu'Albert prenne consistence, un beau jour, face à elle. Des mois durant, la triomphante mère d'Albert, Irène L., avait en effet brandi des photos du futur arrivant en toute occasion (éviction des poubelles, retour du marché, dissertation au sujet des parties communes, vœux de

nouvel an, fête des voisins, etc.) : « N'est-ce pas qu'il est beau, mon fils ? » ; « mon-fils » faisant du tennis, « mon-fils » sur le pont de San Francisco, « mon-fils » au volant de sa vieille Peugeot, « mon-fils » au Japon, et enfin des séries de « mon-fils immigré depuis trois ans en Israël, à Netanya, innombrables témoignages d'une existence ensoleillée, « le pauvre, comme il doit avoir chaud » ;

de fait, Albert irradiait, torse nu, la poitrine large et plate et le poil abondant ; de fait, « mon-fils » était à tomber à la renverse, à se damner. « Mon-fils », Marilyn l'aurait déniché au milieu d'une foule sans qu'aucune mère le lui indique et, ensuite, elle aurait des nuits durant rêvé un tas de choses formidables commises enlacée à cette silhouette inconnue, et ça se serait arrêté là. Ils ne se seraient ni approchés ni aimés, elle n'aurait jamais eu envie de pleurer face à ce corps bouleversant dans son lit, avec exactement les sentiments qui peuvent habiter une mère - et pour cause, songeait-elle -, des sentiments poignants et d'une douceur ironique à la fois. Mais il avait fallu qu'il arrive, qu'il se mette à vivre tout près, et les pulsions de Marilyn étaient venues carboniser l'échafaudage complexe et périlleux de toutes les bonnes raisons qu'elle avait de ne pas.

Tant qu'elle pensait à Albert de loin, elle pouvait aller en paix, mais dès qu'il la serrait entre ses bras elle sentait dans la fougue

enfantine du ballet de ses mains sur sa peau tout son cœur qui pulsait sous la pulpe de ses doigts, un emballement qui faisait peur. Il se passait sous ses caresses autre chose que n'importe où ailleurs. Elle en avait été sûre avant même que les sentiments s'en mêlent : dès la première seconde de juxtaposition de

leurs corps, Albert l'avait enveloppée. Sans la pénétrer, il l'avait prise. Il

avait su imprimer d'emblée à leur histoire balbutiante un mouvement grave, la différencier radicalement d'une glissade de fortune, d'une amourette passagère, et ce qui aurait pu fâcheusement incarner la caricature d'une liaison entre deux êtres que des décennies séparent prit grâce à lui la figure instantanée d'une majestueuse histoire d'amour. Ce tour de passe-passe semblait à Marilyn un talent de jeunesse, le genre d'œuvre dont toute la grâce tient à l'impulsion primitive, et que la moindre maturité aurait suffi à dégrader.

Avant qu'elle ne demande quoi que ce soit, il avait tout donné. Elle avait attrapé son amour sans le vouloir comme à la plage on attrape spontanément le ballon qui se dirige droit sur soi alors qu'on ne se trouve pas dans le jeu. Tandis qu'elle

gisait déjà balbutiante dans un plaisir insensé - il ne lui avait pas encore à proprement parler fait l'amour -, elle s'était trouvée ivre. Grise de surprise et d'inconscience, elle avait brutalement rajeuni et, tout le temps de l'amour, ils étaient contemporains l'un de l'autre, animés à la fois de l'entrain des jeunes gens et de la profonde émotion des êtres vieillissants. Et, chaque fois, le miracle se reproduisait, la laissant pantelante de bonheur et de reconnaissance. Pourtant, ce

ballon qu'elle avait attrapé par mégarde ou réflexe, il lui brûlait aujourd'hui les doigts.

Albert affichait une vigueur physique et une foi sentimentale d'enfant qui désarçonnaient tout à fait Marilyn. Elle-même avait un cœur, bien sûr, mais un cœur qu'elle percevait à bout de souffle, et qui, à bien y réfléchir, n'avait jamais fait montre en avoir beaucoup. Elle n'avait rien contré de son peu d'allant dans l'existence, de la façon qu'elle avait de l'administrer à l'économie, pas davantage émis de réserve sur leur idylle. Elle se taisait pour que ça continue. Encore un peu.

Au bout de trois jours à peine, elle avait compris que cela pouvait durer longtemps, peut-être toujours, jusqu'à ce que la mort les sépare et elle mourrait la première, sous ses assauts, à cause du traitement qu'il lui faisait subir, trop d'excès en tout. Ils « faisaient la vie », comme on disait autrefois, expression dont Marilyn soupesait combien il fallait la prendre au pied de la lettre : le grand amour donnait des ailes, certes, mais elles menaient droit au paradis, car cette vie-là ferait le lit de sa mort.

Le jour où Marilyn décida de rompre pour, selon elle, sauver sa peau, elle ouvrit les yeux après l'amour sur le corps insolent de son amant lui tournant le dos, ses fesses dodues tendues vers elle et, détournant son regard pour en fuir la

beauté, elle croisa son propre reflet brièvement dans la glace, ce visage abîmé par le voyage éreintant de l'existence. Elle se sentit prise au piège : de quelque côté qu'elle regarde, son corps à lui comme son corps à elle la renvoyaient au

chiffre indécent de leur différence d'âge. Elle se mit à scruter les rideaux, à en compter les pompons, comme si cette comptabilité-là pouvait résoudre l'équation de l'autre. Elle fourmillait de tics de la sorte pour disperser l'angoisse, des comptages, des listes, des paris, de vaines opérations obsessionnelles. Elle rêvait qu'émerge subitement une solution, qu'une idée arrive pour sauver l'affaire, même après qu'elle l'eut déjà pleurée. Ce n'est pas très grave, d'avoir déjà pleuré le malheur qui n'arrive pas. Elle n'en aurait pas maudit le destin. Les larmes sèchent. Alors que le pus des histoires massacrées suppure

parfois une vie. Elle le savait bien puisqu'elle était vieille, ou plutôt : elle était vieille puisqu'elle le savait bien.

Elle avait pourtant tout fait pour se tenir à l'abri d'une situation aussi douloureuse. Elle avait laissé vivre Albert, sans l'approcher pendant au moins trois semaines, s'appliquant à l'éviter quand, dans l'escalier, elle entendait son pas

reconnaissable entre tous, sautillant, tellement gai, répandant au fil des étages un pépiement de parquet ciré. Elle se gardait de descendre conjointement, guettant, l'oreille collée contre la orte palière, le claquement de la porte cochère derrière lui. Elle avait moins souvent vu sa silhouette dans son ensemble que son visage en

médailon, encerclé par l'œilleton depuis lequel elle observait ses allées-venues. Dès qu'il était arrivé dans l'immeuble avec armes et bagages, elle n'avait pu s'empêcher de chercher à vérifier s'il ressemblait vraiment à ce « mon-fils » des

photographies devenu mythique à force d'être brandi. Marilyn jugeait ce genre d'exposition ridicule, quel besoin ont les gens d'exhiber devant de vagues connaissances les êtres qui leur sont les plus chers, qu'ils soient pris chez Harcourt ou sur leur mobile ? Elle, elle

ne possédait de photo de personne. Aucun souvenir matériel.

Le véritable Albert était haut, chevelu, carré, conforme à sa légende. Impressionnant. Le premier jour, à travers la lentille de verre, l'apparition éphémère d'une masse virevoltante prise entre quatre déménageurs et quelques dizaines de cartons avait laissé Marilyn frustrée, alors elle était descendue « sous prétexte » de chercher le pain. Et là où l'on est en droit de se demander si elle n'était pas tombée amoureuse de lui d'après de simples photos sur descriptif d'une mère dithyrambique, c'est si l'on songe que Marilyn ressentait le besoin de se justifier à ses propres yeux, redoutait aussi qu'Albert ne la devine en la croisant ou en la saluant. Dans sa morne existence, si bien tenue loin de tout relief, l'accomplissement du moindre pas en direction d'autrui lui apparaissait un bien grand dérèglement, une folle audace, et pour tout dire presque du vice.